

Cloîtrée

« Non mais mec, je m'en fous. Ce soir on sort quand même, j'en ai besoin. » C'est ainsi que des rumeurs ont commencé, c'est ainsi que je m'en foutais. J'étais là, dans mon monde, tequila, gin, ou vodka. Je crois que je titubais, je crois que je hurlais. C'était surréaliste mais j'aimais ça. *L'Abreuvoir* a fermé à minuit ce soir-là. J'allais chez Erwan continuer la soirée, je m'en foutais.

Aujourd'hui je me lève, j'ignore quel jour on est. J'attrape mon téléphone, neuf heures et demi. Merde ! Pourquoi j'ai pas dormi plus de trois heures ? Je regarde les réseaux sociaux en buvant mon café. La rumeur d'un confinement se fait de plus en plus présente. Je me fiche de ce que peut penser le gouvernement, ce n'est qu'un gros rhume à la con. J'envoie un message à Erwan : « Mec, c'est quand qu'on remet ça ? » Je m'en foutais.

Aujourd'hui, lundi, j'émerge d'une nuit sans sommeil, de celles où les draps collent à la peau, buvards de cauchemars. J'ai mal à la tête, je fonctionne au ralenti. Je prends un café, je regarde les réseaux sociaux. Quinze jours de confinement ? C'est rien. Je coupe mon téléphone, je lance une série en fond sonore. Je m'endors vers dix-huit heures, je m'en foutais.

Aujourd'hui j'ouvre un œil, le réflexe de prendre le téléphone en main. Foutu cerveau qui ne veut dormir, deux heures du matin ! Je lis les messages des copains. « *Le confinement est réel ! Putain mais on pourra plus aller au bar !* » ; « *Alexia, ça va aller ? Tu veux que je demande à mes parents si tu peux rester avec nous ?* » ; « *Non mais en même temps s'ils arrêtaient de faire des coupes budgétaires dans les hôpitaux aussi... Gouvernement à la con !* » J'ai le cœur qui tambourine. De l'air, de la nicotine, n'importe quoi. Allume-toi une cigarette Alexia, ça ira mieux. Je respire. J'allume une nouvelle cigarette, j'ai envie de vomir. Je respire. Mes mains tremblent et je crois que j'ai pleuré. Je ne sais plus, je ne savais plus. Oxygène, t'es où ? Je ne m'en foutais plus.

Aujourd'hui les jours se ressemblent, les jours sont longs, je ne réponds plus trop aux copains. J'en ai plus envie. J'ai plus envie de rien. Ce qui se passait dans le monde ? Je ne le savais pas, je ne savais même plus quel jour on était. Tout ce que je savais, c'est que je ne dormais pas plus de trois ou quatre heures. Les nuits étaient longues, sinistres, mais moins que les journées. Filtrés par des volets mi-clos, les rayons froids du soleil se moquaient de moi. Qu'est-ce que t'es en train de faire Alexia ? Je m'en foutais.

Aujourd'hui je recommence à dormir, je fais le point. Rien ne change. Les rayons du soleil ricanent toujours autant de moi. Je m'ennuie. Je m'ennuie en lisant, je m'ennuie avec Netflix, je m'ennuie en jouant, je m'ennuie en parlant. Rien ne semblait m'intéresser. Je regarde mon bureau, dégueulasse, là où il y avait des miettes de tabac, des tâches de café renversé. Je m'en fiche, de toute façon, il n'y a que moi ici. J'attrape mon téléphone, je vois les messages des copains. Ah ouais, c'est vrai que la fac existe. J'attrape mon ordinateur, je me connecte sur la plateforme de cours.



Mon cœur bat vite. Sensation de malaise, les fourmillements au niveau du visage, l'envie de vomir qui revient. C'est une chanson : de celles dont on connaît trop le refrain, de celles qu'on a en tête et qui ne partent pas. Je referme aussitôt l'onglet. Je m'en foutais.

Aujourd'hui, je ne sais quel jour on est. Les jours sont toujours aussi longs et absurdes. Je ne supporte plus de voir le bazar de mon minuscule studio. Je fais le ménage et je range, je ne sais quelle mouche m'a piquée. Fourbe qu'est l'angoisse, elle me nargue et me montre mon propre visage. Qu'est-ce que tu fais Alexia ? Pourquoi est-ce que tu pleures ? Sérieux ? T'es lourde parfois, pourquoi t'es comme ça ? Et la fourbe resserre son emprise sur mon cœur tandis qu'une souffrance enfonce ses aiguilles dans ma gorge. C'est moche, c'est vil. C'est pas grave, on va répondre les bêtises habituelles aux copains, ça va, tout va bien et toi ? Je n'aime pas être l'histoire triste. Je me force finalement à répondre de nouveau à mes enseignantes de la fac. J'implose. Le moral est à plat, dégonflé, foutu. Je ne m'en foutais plus. Elles ne s'en foutaient pas.

Aujourd'hui j'ai des hauts et des bas. Je me force à lire les romans dont je m'étais promis de lire un jour, les vieux films dont les cinéastes ne jurent que par eux, le genre de choses que les intellectuels nomment culture, cette chose-là, ouais, que j'essaie d'améliorer chez moi : ça fait du bien à l'âme. J'essaie de travailler. L'angoisse n'est jamais très loin, elle joue toujours à cache-cache, mais je crois que je reprends pieds petit à petit. Mi-névrosee, mi-bien, figue ou raisin, je joue au funambule prêt à se casser la gueule d'un côté ou de l'autre. Je recherche un équilibre comme je peux. J'aime bien raconter des histoires, un peu moins quand elles me concernent, mon anxiété, la déprime et moi, une pièce en plusieurs actes. Vous savez là, des histoires de rencontres, j'en ai pleins à revendre, des histoires de personnes, des personnes qui apparaissent et qui disparaissent dans ma vie, des histoires de bar, des plus ou moins honteuses, des histoires d'amitiés et de soutiens. Tout m'amène donc à penser que là, ces personnes là-bas, je ne veux pas qu'elles découvrent mon funambulisme, ces afflictions inqualifiables qui me hantent quoique je fasse. Je fais souvent semblant que tout va bien : peut-être parce que je me dis qu'à force d'y croire, suffisamment fort, cela deviendrait ma nouvelle réalité. Pourtant, je ne peux me planquer indéfiniment, peut-être parce que j'ai enfin accepté que ça n'allait pas si bien que cela. Le cœur est comme une strip-teaseuse qui se dévoile à l'encre des maux, le papier ne peut voiler indéfiniment, l'esprit s'y fait plus ou moins docile, répondant en accord à la mesure des mots. Toujours est-il que je compte gagner ma partie de cache-cache. Je suis une trouillardaude, une lâche, mais petit à petit j'essaie de répondre : « *Pas aujourd'hui la déprime, vas te faire voir.* » Je me recentre, j'essaie de retrouver à nouveau mon équilibre, je sais qu'on est mardi. J'ai ainsi fui trop longtemps, j'ose enfin m'ouvrir, à vous et à moi : je quitte mon cloître, confinée. Confinée dans mon esprit, je serais libre. J'irais bien, j'irais mieux et ceux dans le meilleur des mondes. Je ne m'en fous plus.

14 avril 2020

